

Karim GHORBAL

JOSIAH TUCKER,
OU DIEU
CONTRE L'EMPIRE

Biographie intellectuelle
d'un économiste au XVIII^e siècle



PARIS
HONORÉ CHAMPION ÉDITEUR
2024

www.honorechampion.com

INTRODUCTION

TUCKER ET SES BIOGRAPHES

UN CURIEUX PERSONNAGE

Josiah Tucker était aussi célèbre de son vivant qu'incompris après sa mort. Né en 1713 au Pays de Galles, pasteur de l'église Saint-Stephen de Bristol de 1749 à 1793, doyen de Gloucester à partir de 1758, il était un dignitaire de l'Église d'Angleterre respecté, qui a publié plus de soixante-dix articles, tracts et ouvrages sur les sujets les plus polémiques de son temps, s'attirant beaucoup de partisans et autant d'adversaires. Une ambition intellectuelle le guide toute sa vie : celle de créer une science économique au service de la morale chrétienne.

Cette alliance entre l'étude de l'économie et le christianisme n'est pas une nouveauté. À la même époque déjà, Giannaria Ortes, moine bénédictin à Venise de 1727 à 1741, veut mettre au service de la religion les outils de la science économique ; Thomas Malthus, doté des mêmes ambitions et pasteur anglican lui aussi, devient un des représentants les plus connus de la science économique. Tucker se distingue toutefois de ses éminents collègues par la manière dont il est reçu et apprécié. Rien de comparable par exemple au destin de ce qu'on a appelé par la suite le « malthusianisme » : cette doctrine a suscité des réponses diverses, parfois extrêmes. Certains l'ont louée, d'autres l'ont vouée aux gémonies ; mais tous s'accordaient dans les grandes lignes sur qui était Malthus et sur ce qu'il disait.

Josiah Tucker n'a pas eu cette chance : sa personne et ses idées n'ont jamais été vraiment comprises. Il est vrai que son discours a de quoi surprendre de prime abord. Tucker croit en l'égalité entre les femmes et les hommes, les riches et les pauvres, les Anglais et les étrangers ; mais il hait la démocratie, le suffrage universel et les « droits de l'homme ». Il dénonce les discriminations religieuses, mais il veut le renforcement des privilèges institutionnels de l'Église d'Angleterre. Il est, dès les années 1760, le premier partisan de l'indépendance des colonies nord-américaines ; mais

c'est parce qu'il pense que les colons américains sont toxiques pour la Grande-Bretagne, y propageant fanatisme religieux et doctrines esclavagistes. Il fustige le despotisme français et le dogmatisme catholique et considère que le système politique anglais issu de la Glorieuse Révolution est le meilleur au monde, voire le meilleur de l'histoire ; mais il se réjouit ouvertement des défaites militaires de son pays et espère que les princes indiens seront un jour assez forts pour s'unir et chasser les Britanniques de leurs terres. Il ne croit pas au mythe du « bon sauvage » et considère que les tribus indiennes d'Amérique du Nord sont cruelles et non-civilisées ; mais il les considère également comme les vrais et légitimes propriétaires de l'Amérique du Nord. Il veut le renforcement du poids politique des propriétaires fonciers, tout en les jugeant particulièrement ignares sur les questions économiques et inaptes à gérer la politique commerciale du royaume. C'est un chrétien fervent qui se désole du manque de foi du peuple et des élites ; mais à ses yeux, la plus grande menace à laquelle est confronté le christianisme en Angleterre est la diffusion de l'« enthousiasme religieux » propagé notamment par le mouvement méthodiste. Il trouve les riches décadents et les pauvres paresseux. Il considère que le peuple est dépravé, mais il est en faveur de salaires élevés. Il n'aime ni la démocratie athénienne, ni l'oligarchie spartiate, ni la république ou l'empire romains ; mais il aime encore moins le Moyen Âge anglais, les « libertés saxonnes » ou la Réforme d'Henry VIII. Pour lui, les Anglais ne connaissent la liberté et la richesse véritables que depuis la Glorieuse Révolution de 1688.

Voilà qui peut expliquer les difficultés des commentateurs à lui attribuer une place claire ou à le définir simplement. Voilà qui peut aussi expliquer les passions fortes qu'il continue à générer chez ses lecteurs, y compris ces dernières décennies. Ainsi, Pocock le qualifie de « conservateur progressiste », mais aussi d'« excessif », d'« égocentrique » et d'« infiniment drôle », pour lui « une des personnalités les plus extraordinaires et les plus acides de son temps », « original, indépendant jusqu'à l'excentricité » ; Kathleen Wilson le définit comme un « conservateur anti-impérialiste » ; Leslie Stephen le trouve « rusé » et « grincheux » ; pour Jacob Viner, il est « libéral et réactionnaire » et un « protectionniste de type extrémiste » ; pour Stephen Baxter, il est tout simplement « bizarre » ; Dora Mae Clark le trouve « fanatique » ; seul Karl Marx se montre mesuré et modéré, le jugeant « bon économiste, quoique tory ». Cette cacophonie historiographique¹ explique sans doute pourquoi peu d'historiens ont tenté

¹ Toutes ces affirmations sont examinées plus en détail dans le corps du texte, avec leurs références.

de comprendre sa pensée ou tenu compte de son existence. Sa première véritable biographie ne date en effet que de 1981, avec la publication d'un ouvrage de George Shelton sobrement intitulé *Le doyen Tucker : pensée économique et politique du XVIII^e siècle*².

LA BIOGRAPHIE DE GEORGE SHELTON

Le travail de George Shelton a-t-il permis de résoudre le mystère Tucker ? Il semblerait que non si l'on en croit les différentes réactions que cette biographie a suscitées. Deux catégories de comptes rendus peuvent être distinguées, ceux écrits par des historiens de la pensée économique (Dennis Patrick O'Brien³, Stephen Baxter⁴ et Donald Winch⁵) et ceux écrits par des historiens du XVIII^e siècle britannique (Robert Glen⁶, John Greville Agard Pocock⁷ et Harry T. Dickinson⁸). Les comptes rendus écrits par les spécialistes de la pensée économique sont assez violents : ils reprochent tous d'une manière ou d'une autre à Shelton d'avoir présenté Tucker sous un jour trop avenant et d'avoir transformé un médiocre mercantiliste en un économiste digne d'intérêt, dont la qualité de l'œuvre pourrait être comparée à celle d'Adam Smith. Ce faisant, ce n'est pas seulement le travail de Shelton qu'ils désapprouvent, mais les idées mêmes de Tucker.

Les comptes rendus écrits par les historiens sont plus intéressants, même s'ils se montrent eux aussi assez sévères envers le travail de George Shelton. Celui de Robert Glen est le plus critique : les intentions de Shelton étaient bonnes mais c'est l'exécution qui a pêché. Shelton n'aurait pas correctement utilisé les sources qui étaient à sa disposition et se serait montré incapable de contextualiser la pensée du doyen. Harry Dickinson est à peine plus charitable : pour lui, Shelton ne connaît pas les débats économiques et politiques du XVIII^e siècle et la qualité de son travail s'en ressent. Pocock se montre le plus indulgent de tous, sans doute parce qu'il commente à peine le travail de Shelton, préférant se consacrer à une présentation des idées et de la personnalité de Josiah Tucker.

² George William Shelton, *Dean Tucker: Eighteenth-Century Economic and Political Thought*, New-York, St. Martin's Press, 1981.

³ *The Economic History Review*, New Series, vol. 34, n° 4, novembre 1981, p. 649-650.

⁴ *The American Historical Review*, vol. 87, n° 2, p. 450.

⁵ *The Economic Journal*, vol. 92, n° 365, mars 1982, p. 217-237.

⁶ *Albion: A Quarterly Journal Concerned with British Studies*, vol. 13, n° 3, automne 1981, p. 309-310.

⁷ *The Journal of Modern History*, vol. 55, n° 1, mars 1983, p. 116-118.

⁸ *The English Historical Review*, vol. 99, n° 391, avril 1984, p. 433-434.